
HISTOIRE
DES
ROIS D'ALGER

PAR

Fray Diégo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

H. D. DE GRAMMONT



(Suite. — Voir les nos 139, 140, 141, 142 et 143)

CHAPITRE XVIII

Ochali Pacha, dix-neuvième Roi.

§ 1^{er}.

Un des hommes de notre temps sur lesquels le Destin sembla, suivant l'expression du poète, prendre plaisir à montrer la puissance de ses fantaisies, fut Aluch Ali, que nous appelons par corruption Ochali ; Aluch signifie, en langue Moresque, nouveau More, ou nouveau converti, ou Renégat, et ce n'est donc pas un nom, mais un surnom. Le nom propre est Ali ; Aluch Ali se traduit donc par : le Renégat Ali. Aujourd'hui on l'appelle Ali Pacha, en supprimant le mot Aluch ; mais, imitant le vulgaire, suivant le conseil d'Aristote, nous l'appellerons Ochali (1). Il était né dans le Royaume de Naples, à Li-

(1) C'est le nom qui a été le plus défiguré de toute l'histoire de ce
Revue africaine, 24^e année. N° 144 (NOVEMBRE 1880). 26

casteli, petit bourg de la province de Calabre, près du cap des Colonnes, de parents très pauvres et misérables. Dès son enfance, il se fit pêcheur et batelier jusqu'au moment où il fut pris par un célèbre corsaire, nommé Ali Ahmed, Renégat Grec, qui fut longtemps amiral d'Alger. Comme il était adulte et propre au service de la mer, Ali Ahmed le mit à la chiourme de sa galiote, où il rama plusieurs années ; il était teigneux et entièrement chauve, et cela lui valut mille affronts des autres Chrétiens, qui ne le laissaient ni manger avec eux, ni s'asseoir sur le même banc, et l'avaient surnommé *Fartas*, mot qui signifie, en Turc, teigneux. A la fin, un soldat corsaire Levantin lui ayant donné un grand soufflet, il se fit Turc et Renégat pour avoir la faculté de se venger, ce qu'il ne pouvait faire en restant Chrétien. Le Turc, son patron, ayant appris cela et sachant qu'il était bon marin, le nomma peu de temps après Comite ; dans ce poste, il gagna rapidement une bonne somme, avec laquelle, et en compagnie de quelques autres Corsaires, il arma à Alger une frégate, sur laquelle il continua à pirater, et parvint à posséder une galiote et à devenir un des principaux Reïs d'Alger. Plus tard, il se joignit avec son navire à Dragut Reïs, qui résidait aux Gelves, s'était fait grand seigneur en Barbarie, et lui avait offert un bon parti. Lorsque le Duc de Médina-Cœli, Vice-Roi de Sicile, entreprit, en 1560, d'enlever les Gelves à Dragut, celui-ci, averti de l'arrivée de la flotte Chrétienne, qui resta tout un hiver et une partie du printemps à Syracuse et à Malte, envoya en grande hâte Ochali à Constantinople, pour demander le secours d'une flotte Turque. Il négocia si bien, que le Sultan consentit à faire partir son Grand Amiral, Piali Pacha, avec cent galères et une grosse armée. En arrivant à vingt mille des Gelves, Piali craignait

temps. On le trouve écrit *Ochali*, *Occiali*, *Luccioli*, *Luciali*, *Loucioly*, *Luccioni*, etc. L'usage a prévalu de se servir de la transcription *Euldj-Ali*. Après la bataille de Lépante, il reçut le glorieux surnom de *Kilidj* (l'Épée).

d'attaquer la flotte Chrétienne : ce fut Ochali qui le décida à le faire, et lui procura cette victoire, dans laquelle la plus grande partie des galères Chrétiennes fut prise ; c'est à peine si le Duc de Médina et Jean-André Doria parvinrent à s'échapper avec quelques galères ; les Turcs prirent ensuite le fort que les Chrétiens avaient bâti sur les Gelves, et firent captifs le Général Don Alvaro de Sande, Don Gaston, fils du Duc de la Cerda, Don Béranger, Général des Galères de Sicile, et Don Sanche de Leïva, Général de celles de Naples, avec plus de dix mille Espagnols et autres vieux soldats de valeur, parmi lesquels il y avait beaucoup de Capitaines, d'Alferez et d'Officiers, tous gens considérables (1). Depuis ce moment, la renommée et la réputation d'Ochali s'accrurent beaucoup, et Piali l'eut particulièrement en grande affection. Plus tard, il alla à la guerre de Malte de 1565, en compagnie de Dragut, qui y fut tué à l'attaque de Saint-Elme, d'un éclat de pierre à la tête (2) ; Piali, en sa qualité de Capitan-Pacha de la mer et des places maritimes, nomma Ochali, qu'il aimait beaucoup, Roi et Gouverneur de Tripoli, en remplacement de Dragut, duquel il

(1) Au sujet de la reprise des Gelves, voir les *Négociations de la France dans le Levant* (t. II, p. 610, 616, etc.). Don Alvaro de Sande et Don Sanche de Leïva furent menés à Constantinople, et recouvrèrent leur liberté en 1562 ; ils étaient logés chez l'Ambassadeur de France, qui donne sur eux des détails assez curieux : « Alvaro de Sande et Sanche de Leïva avoient une haine plus que fraternelle » entre eux, et il fallut les traiter à des tables différentes. » (Loc. cit., p. 705.) — D'après de Thou (*Histoire universelle*, t. III, p. 594 et suiv.), Doria perdit à cette affaire ses plus beaux navires et jusqu'à sa propre galère.

(2) De Thou raconte que cette attaque sur Malte avait été conseillée au Sultan par Dragut et par Hassan ben Kheïr-ed-Din, qui y firent des prodiges de valeur : Euldj-Ali s'y fit remarquer par son courage. D'après le même historien, Hassan s'opposa à la levée du siège, demandant l'assaut, et s'offrant à y monter le premier avec ses janissaires. L'amiral Piali Pacha s'y opposa, disant qu'on avait déjà perdu assez de monde inutilement. (*Histoire universelle*, t. V, p. 50, 71, 87, etc.).

lui ordonna de faire les funérailles. Ochali partit de Malte avec trois galiotes, et, arrivé à Tripoli, s'empara des bâtiments, munitions, marchandises, trésors, esclaves et biens de son prédécesseur. Il gouverna à Tripoli deux ans et demi, pendant lesquels il devint fort riche, tant de cet héritage, que de ce qu'il amassa par des courses continuelles dans les mers de Sicile, de Calabre et de Naples. Il envoyait perpétuellement de riches présents à Piali Pacha, de l'amitié duquel il faisait grand cas ; celui-ci, reconnaissant de ces procédés, fit tant qu'il décida le Sultan, mécontent de la conduite qu'avait tenue Mohammed Pacha à l'égard des Mores de Constantine, à envoyer Ochali à sa place pour gouverner Alger ; il y arriva, comme nous l'avons dit, au commencement de mars 1568. A ce moment, la guerre de Grenade était très violente (1), les Mores de cette Province s'étant

(1) Ici l'historien a été insuffisamment renseigné : la révolte des Mores d'Espagne ne devait éclater que pendant la semaine sainte. Elle fut découverte quelques jours avant, par l'imprudence d'un des principaux chefs qui laissa saisir un dépôt d'armes depuis longtemps préparé. Mais, là où Haëdo commet la plus grande erreur, c'est dans le rôle qu'il fait jouer à Euldj-Ali, qu'il nous représente comme peu sympathique à la cause de ses coreligionnaires. Il avait, tout au contraire, rassemblé quatorze mille arquebusiers, soixante mille Mores, et envoyé quatre cents chameaux chargés de poudre à Mazagran, pour tenter à la fois une attaque de diversion sur Oran et un débarquement sur la côte d'Espagne (lettre de M. de Fourquevaux, fin mars 1568 ; Corr. d'Espagne, Harlay). Le Mercredi-Saint, il envoyait quarante galiotes devant Almeria pour y attendre le signal de la réussite de la révolte de Grenade : mais le complot était découvert, et l'entreprise avait échoué. Cet insuccès ne le découragea pas, et, au mois de janvier 1569, six galiotes d'Alger débarquèrent près d'Almeria des canons, des munitions, des armes et des renforts. Trente-deux galères chargées de troupes furent dispersées par la tempête au moment où elles apportaient un appoint précieux à l'insurrection, qui éclatait en ce moment dans toute sa force. Au mois d'octobre de la même année, Alger faisait parvenir aux révoltés quatre mille arquebuses, des munitions, et leur envoyait quelques centaines d'anciens Janissaires pour leur servir de Capitaines. Au commencement de 1570, il y eut un nouvel envoi d'armes et de troupes, et Euldj-Ali se disposait à s'y rendre en personne, lorsque

soulevés ; ils demandèrent à Ochali du secours par lettres et messagers. Celui-ci se contenta de permettre à quelques Corsaires et Turcs de s'y rendre à leurs risques et périls, mais n'y envoya ni des secours réguliers, ni des troupes, disant qu'il était plus sage de veiller à la conservation d'Alger et de son Royaume. Avant lui, on embarquait à Alger beaucoup d'épées, d'escopettes et d'autres armes pour les porter au Royaume de Grenade et les vendre aux Mores ; les principaux intermédiaires de ce commerce étaient les Mores originaires d'Espagne qui s'étaient réfugiés jadis à Alger et en Barbarie ; Ochali leur défendit ce négoce, ne voulant pas qu'on dépourvût Alger des armes nécessaires. Il accorda seulement à leurs importunités, que celui qui aurait deux armes d'une même sorte pourrait en envoyer une aux Mores de Grenade, mais seulement pour l'amour de Dieu et le service de Mahomet, et jamais à prix d'argent ; il fut ordonné que toutes ces armes seraient réunies dans une petite mosquée, qui est au Souk de la Verdure, où chacun devait les apporter ; il y en eut une telle quantité, que l'étonnement fut extrême, tant se montrèrent généreux, pour cette cause pieuse et sainte (1), les Mores originaires d'Espagne ; Ochali en fit conserver quelques-unes pour le Beylik dans l'arsenal de la Ville, et laissa parvenir le reste à destination. Dans cette même année 1568, il commença à bâtir un Bordj hors de la porte Bab-El-Oued, comme défense de l'Ouest, pour que, si une flotte Chrétienne venait attaquer Alger, elle ne pût opérer un débarquement sur une petite plage très sûre

Don Juan d'Autriche l'en empêcha, en commençant la campagne qui devait se terminer par la bataille de Lépante. (Voir les *Négociations de la France dans le Levant*, t. III, p. 26, 28, 32, 42, 46, 94, 129, etc.). Ajoutons que l'ambassadeur des Morisques se nommait Partal, de la ville de Narilla ; il fit deux voyages à Alger, où il se retira plus tard avec sa famille, quand tout espoir fut perdu. (DE THOU, *Histoire universelle*, t. VI, p. 80).

(1) Il est bien évident qu'en se servant de ces épithètes, Haëdo se place au point de vue des Algériens.

qui est tout près de là. Nous avons décrit minutieusement la fortification et la forme de ce château, dans la *Topographie* ou description d'Alger (1).

§ 2.

L'année suivante 1569, Ochali conquiert pour le Sultan la ville et le Royaume de Tunis de la manière suivante : Muley-Hassan, auquel l'Empereur Charles-Quint avait rendu ce Royaume en 1535, après en avoir chassé Barberousse, avait un fils nommé Hamida, qui se souleva depuis contre son père alors absent à l'aide d'une grande partie de la population. Le père, qui était allé à Naples pour traiter avec l'Empereur, en partit à cette nouvelle avec plus de seize cents Chrétiens, dont la moitié avaient été levés à ses frais, et l'autre moitié fournie par Don Pedro de Tolède, Vice-Roi de Naples, pour recouvrer son Royaume sur ce fils rebelle ; il ne put y arriver, fut battu avec perte de toute son armée, et tomba entre les mains de son fils qui lui fit crever les yeux. Pendant plusieurs années, Hamida persécuta les partisans de son père, qui, ne pouvant souffrir ni sa tyrannie, ni celle de ses ministres, hommes de basse naissance, que Hamida (pour abattre la noblesse) avait élevés en dignités et auxquels il avait donné les charges et offices principaux, écrivirent plusieurs fois à Ochali, aussitôt qu'il fut Roi d'Alger, lui demandant de venir à Tunis et lui promettant de lui livrer le Royaume et la ville. Les trois principaux de ceux qui faisaient ces propositions étaient Ben-Djibara, Caïd de la Cavalerie, secrètement révolté contre le Roi, le Caïd Bou-Taïb et le Caïd Alkader. Ochali tardant à venir, ils se résolurent, au commencement de 1569, à renou-

(1) *Topografia*, chap. IX. — Nous avons déjà fait observer que l'inscription Turque placée sur la porte de ce fort en attribue la construction à Mohammed ben Salah-Reïs.

veler leur demande et à le supplier très instamment de se rendre à leurs désirs, ce qui le détermina enfin à faire ce dont il était tant prié. Il partit en octobre 1569, laissant comme lieutenant un Renégat Corse, son major-dome, qui s'appelait Mami-Corso. Il n'envoya pas de flotte et partit par terre avec cinq mille Turcs et Renégats Mousquetaires. En passant par Bône et Constantine, il en réunit trois cents autres, et le long du chemin, il s'était adjoint six mille cavaliers Mores, vassaux du Roi de Kouko, de celui de Labes, et de quelques autres chefs. Avec cette troupe et dix pièces de canon montés sur affuts, il arriva à la ville de Beja, qui est à deux petites journées en avant de Tunis. Le Roi Hamida se porta à cet endroit à sa rencontre avec environ trente mille Mores fantassins ou cavaliers. Quand la bataille fut commencée, les trois Caïds dont nous avons parlé et leurs complices, qui s'étaient entendus d'avance, passèrent du côté d'Ochali, comme ils l'avaient promis, en sorte qu'Hamida et ses partisans se retirèrent voyant la trahison des leurs et rentrèrent à Tunis sans avoir fait de pertes ; car le Roi espérait que la garnison de la ville l'aiderait à se défendre. Ochali arriva en le poursuivant à deux mille de Tunis, au Bardo, ou jardin du Roi. Il s'y arrêta avec tout son monde, pour voir ce que feraient les Tunisiens ; ceux-ci, qui étaient déjà presque tous subornés, mécontents du gouvernement de leur Roi, et qui, du reste, sont d'une race sans foi, inconstante et amoureuse du changement, passèrent peu à peu du côté du vainqueur. Hamida, voyant cela et ne sachant à qui se fier, prit ses deux femmes, ses deux fils, le plus d'argent qu'il put, avec beaucoup de bijoux et d'effets, et se dirigea vers la Goulette avec vingt-cinq serviteurs ou amis. A cette nouvelle, quelques Mores se jetèrent à sa poursuite, et pillèrent la plus grande partie de ce qu'il emportait ; il s'enferma dans la Goulette avec ses femmes, ses fils, ses amis et ce qu'il put sauver de ses trésors. Ochali, ayant appris la fuite de Hamida, marcha sur Tunis, avec son ar-

mée et y entra à la fin de décembre 1569 ; il y fut obéi de tous, fit beaucoup de faveurs, et nomma aux charges principales les notables et les Caïds qui l'avaient appelé et s'étaient joints à lui. Les Arabes de la campagne vinrent le trouver et lui offrirent leur soumission. Ochali les reçut d'abord de bonne grâce et leur fit bon visage ; mais, peu de jours après, il leur déclara qu'ils devraient lui payer tribut, parce que c'était la seule manière d'entretenir le Royaume, la ville et la garnison de Turcs qu'il avait l'intention d'y laisser. Les Arabes répondirent fort librement que, s'il voulait un tribut, il sortit en plaine avec la lance et qu'alors ils le paieraient, mais non autrement ; et la chose en resta là. Ochali passa tout l'hiver à Tunis, pacifiant le Royaume et soumettant à son obéissance la plupart des villes et des provinces. Au mois de février de l'année suivante 1570, il délégua le gouvernement à un Renégat Sarde de très bon jugement qui se nommait Caïd Rabadan et nomma Beglierbey un Renégat Napolitain du même Rabadan nommé Caïd Mohamed ; il laissa une garnison de trois mille Turcs Mousquetaires, se mit en chemin à la fin du mois, et arriva à Alger au milieu d'avril 1570.

§ 3.

Un bon nombre de jours avant qu'Ochali ne retournât à Alger, il avait envoyé en avant un More qui avait un esclave Nègre, grand coureur, qui allait aussi vite que la poste (1), nommé Peyq, pour prévenir tous les Reïs de mettre en ordre leurs galères et leurs galiotes, de façon à ce qu'elles fussent prêtes et toutes espalmées à son arrivée ; il avait fait dire à son majordome, Mami-Corso, qu'il avait laissé à Alger en qualité de Khalifa (ainsi que nous l'avons dit), d'armer une galère bâtarde

(1) Sic.

qu'il avait fait construire jadis. En sorte que, arrivé à Alger, il fut prêt en un mois et demi à peine, s'embarqua au mois de juin dans une galère bâtarde de vingt-six bancs, et mit le cap à l'Est, avec vingt-trois autres gros bâtiments bien approvisionnés et bien pourvus de monde. Son intention était d'aller avec son escadre à Constantinople, afin de demander au Sultan une flotte et une armée pour prendre la Goulette; car il jugeait que ni lui ni les Turcs ne seraient vraiment maîtres de Tunis tant qu'il y aurait des Chrétiens dans ce fort. Il était arrivé devant le cap Passaro, en Sicile, quand il apprit d'un jeune garçon capturé par ses galiotes que quatre galères Maltaises se trouvaient à Licata, ville maritime de Sicile, pour passer de là à Malte. A cette nouvelle, Ochali ordonna que tous ses vaisseaux prissent la mer, de manière qu'on ne pût pas les découvrir, pour attendre ces galères dans le canal qui est entre Malte et la Sicile. Cela fut fait, et les vingt-quatre vaisseaux, démontant leurs mâts, naviguèrent à la rame en guettant les galères, et, quand ils les aperçurent et furent aperçus d'elles, ils se lancèrent dessus à toute vitesse. Les Chevaliers, qui se virent attaqués par tant de vaisseaux, furent d'avis différents; les uns voulaient en venir aux mains, disant que Dieu les aiderait; les autres, au contraire, opinaient pour qu'on cherchât à s'échapper. Le Général des galères fut de ce dernier avis, et trois des navires s'enfuirent vers la Sicile. Un seul d'entre eux, nommé *Santa-Anna*, tint tête aux Turcs et fut attaqué par huit de leurs vaisseaux, contre lesquels il combattit très rudement pendant plus de deux heures, après lesquelles il fut pris, tous les Chevaliers ou soldats étant morts ou blessés. Des trois autres, l'un s'échappa et, en retournant au cap Passaro, prit sur sa route un brigantin Turc. Et, comme vint à passer par hasard une galiote Chrétienne qui allait en Corse, il s'y réunit et ces deux navires donnèrent ensemble la chasse à deux autres brigantins Turcs, qu'ils prirent. Des deux autres galères, l'une s'échoua à terre

près de la Licata, et l'autre un peu plus loin, près d'une tour qui était sur le rivage ; les Chevaliers, pour empêcher les Turcs de s'emparer des vaisseaux, convinrent de les saborder, de les couler à fond et de débarquer la chiourme. On aurait bien pu le faire ; mais le Général (1) s'y opposa, pensant qu'une fois à terre, il pourrait empêcher les Turcs de s'emparer des bâtiments. Cependant le contraire arriva, et ils prirent ces deux galères avec une grosse et bonne chiourme de Turcs et Mores qu'ils délivrèrent, beaucoup de matériel, et un gros butin dont elles étaient chargées. Beaucoup disent que cette prise leur coûta cher ; car Ochali changea de dessein à la suite de cet événement, et, ne poussant pas plus avant, il retourna à Alger, où il rentra le 20 juillet 1570, avec ses galères toutes pavoisées remorquant celles de Malte. Et, en mémoire de cet exploit, il fit accrocher, devant la porte de la Marine, beaucoup de boucliers et de targes qu'il avait trouvés sur les trois galères, et les croix blanches de Malte dont elles étaient ornées, suivant l'habitude des Chevaliers en temps de guerre ; ces trophées sont encore aujourd'hui (2) à la même place. Il fit mettre au milieu la statue de saint Jean-Baptiste qui décorait la galère Capitane ; mais, en 1578, Hassan-Pacha, Renégat Vénitien, Roi d'Alger, sur les instances des Marabouts, qui sont les lettrés parmi les Mores, donna l'ordre de l'ôter et de la brûler à la porte de son palais, avec d'autres emblèmes qui avaient été pris plus tard par les Corsaires dans d'autres galères, et qui étaient accrochés au même endroit.

§ 4.

Ochali, revenu à Alger, fut en très mauvais accord

(1) C'était le Commandeur de St-Clément, qui fut tué dans le combat. (Vertot, *Hist. des Chev. de St-Jean de Jérusalem*, t. IV, p. 108).

(2) En 1578-1581.

avec les Janissaires, toute cette année là et tout le temps qu'il resta ensuite à Alger (1); la véritable cause fut son inexactitude à leur délivrer leur paye, si bien qu'ils le menacèrent plusieurs fois de le tuer, et qu'ils furent, d'autres fois, sur le point de le faire. Au commencement de l'année 1571, il fit apprêter en grande diligence autant de navires que possible, et, le mois d'avril arrivé, il quitta Alger presque comme un fuyard avec vingt galères et galiotes; quoique la mer fut très mauvaise, il n'en sortit pas moins du port, pour se délivrer de la milice qui cherchait à l'empêcher de s'en aller, et se dirigea vers Matifou; il avait mis sur sa galère des rameurs Chrétiens en nombre suffisant. Les Janissaires, pensant qu'il s'arrêterait à Matifou, y envoyèrent par terre vingt de leurs principaux Boulouks-Bachis pour qu'ils le fassent revenir, ou, en cas de refus, pour qu'ils fissent mutiner les soldats et Janissaires qui étaient dans les navires. Mais Ochali était parti malgré le temps contraire, et, quand les Boulouks-Bachis arrivèrent, ils ne le trouvèrent plus. Il avait délégué ses pouvoirs au Caïd Mami Corso, le même qu'il avait eu pour Khalifa les années précédentes, et, malgré ce qui s'était passé, tout le monde lui obéissait. Ochali rencontra en route une galiote qui lui apportait un commandement du Sultan (d'autres disent qu'il l'avait déjà reçu depuis longtemps) le prévenant qu'on assemblait à Constantinople un grand armement contre la chrétienté et lui ordonnant de venir s'y joindre avec le plus de navires possible; car les Vénitiens, qui guerroyaient contre les Turcs à l'île de

(1) Le mauvais accord datait de bien plus loin, et M. de Fourquevaux écrivait au Roi à la date du 7 avril 1569: « Il tient à l'ancre » quatorze bons vaisseaux chargez de tout son bien et de ce qu'il a » peu desrober et armez d'hommes à lui fidelles. Et, afin de ne pou- » voir estre empesché de faire voile à sa vollonté, il a donné com- » mission à toutz les coursaires de ladite ville d'aller en course à leur » adventure, de sorte que seulement sesdits quatorze vaisseaux y » sont demourez. » (*Corr. d'Espagne*, Harlay).

Chypre, s'étaient alliés avec le Pape Pie V et avec Philippe, Roi d'Espagne, et avaient levé, à frais communs, une puissante armada pour se défendre contre les agressions du Grand Seigneur. En vertu de ces ordres, Ochali se rendit immédiatement avec ses vingt navires (1) au port de Coron, en Morée, qu'il quitta ensuite pour se joindre à la flotte turque, dont l'Amiral fut fort content de le voir arriver, étant très heureux de renforcer son armée d'un aussi bon marin qu'Ochali, et des Reïs et Turcs qu'il amenait avec lui. Pendant tout le printemps, il fit, joint à la flotte Turque, de grands dégâts dans les îles de Candie et de Cerigo qui sont aux Vénitiens; le jour où se donna la bataille navale entre les deux flottes, il commandait l'aile gauche, et s'y montra si bon marin qu'il ne se laissa jamais investir ni aborder par les galères Chrétiennes, étant toujours prêt à se dérober quand cela était nécessaire. Plus tard, quand il vit que les galères de Malte, qui étaient devant lui, avaient beaucoup souffert, il les aborda, tua à coups d'arquebuses un grand nombre de Chevaliers, et les chargea de telle sorte que ses soldats s'emparèrent de la capitane de Malte (2). Mais ensuite, ne pouvant plus douter que la victoire ne se déclarât en faveur des Chrétiens, il se retira, traînant à la remorque la capitane de Malte et emportant l'étendard de la religion. Il n'osa pas s'arrêter à Lépante quand il fut certain de la défaite complète de la flotte Turque, et fit route vers Constantinople. Grâce à la faveur de son ami Piali, qui vivait encore, et à la prise de l'étendard de Malte

(1) La lettre du Chevalier de Romegas, qui assistait à la bataille, ne donne que sept galères à Euldj-Ali; elle ajoute qu'il prit le commandement de la retraite et parvint à sauver trente navires.

(2) Au sujet de la bataille de Lépante, et du rôle glorieux qu'y joua Euldj-Ali, voir les *Négociations de la France dans le Levant* (t. III, p. 186 et suiv. et 243) et l'*Histoire universelle* de De Thou. (t. VI, p. 233, 244, etc.). Ali ne voulait pas que la flotte Turque restât dans la rade, et avait conseillé un déploiement qui eût évité le désastre; mais il dut obéir aux ordres de l'Amiral; les Algériens se distinguèrent tout particulièrement dans le combat.

qu'il présenta au Sultan, il put si bien défendre sa cause que, non-seulement le Grand Seigneur ne s'irrita pas contre lui, mais que, peu de mois après (il avait offert très audacieusement, si on lui donnait une flotte, non-seulement de défendre les côtes de l'Empire, mais encore de combattre les armées Chrétiennes si elles sortaient l'année suivante), il fut fait Grand Amiral (1) sur l'avis de Piali. En 1572, il sortit au mois de juin de Constantinople, avec une flotte de deux cent trente galères (tel fut l'empressement qu'on eut en Turquie de travailler tout l'hiver à faire et à armer de nouveaux bâtiments!); il vint avec elles en Morée et fit face aux Chrétiens comme pour engager le combat; cette démonstration ne fut pas suivie d'effet, par la faute des chefs de l'armada, qui eussent pu vaincre s'ils eussent osé attaquer. J'ai entendu dire par des Turcs qui étaient alors avec Ochali, que les Chrétiens étaient assez forts pour détruire ou mettre en fuite la flotte Ottomane; mais ce sont là des jugements de Dieu et des choses ordonnées par sa Divine Providence et Sagesse infinie! Cette fois, rien que pour ne pas avoir été vaincu, Ochali gagna l'honneur que lui aurait rapporté une victoire, et son crédit et sa renommée s'en accrurent auprès du Sultan.

(1) Une lettre de M. de Noailles, ambassadeur à Constantinople, datée du 23 mars 1572, informe le Roi de cette nomination. Elle annonce qu'Euldj-Ali est venu lui faire une visite courtoise, et l'a assuré de son bon vouloir et du désir qu'il avait de rendre service à la France. (*Négociations de la France dans le Levant*, t. III, p. 251). Une autre lettre, du 18 juin, parle de l'activité avec laquelle le Grand Amiral arme la flotte; il a fait abandonner l'usage de l'arc, et armer d'arquebuses tous les équipages. (*Loc. cit.*, p. 272). D'après De Thou, l'Espagne cherchait à se concilier la faveur du nouveau Capitan-Pacha. Après la bataille de Lepante, le Pape Pie V, par l'intermédiaire du Cardinal Alexandrini, avait fait conseiller à Philippe II de chercher à séduire Euldj-Ali par l'offre d'un bon gouvernement en Espagne ou en Sicile: « Quand même on ne réussirait pas, dit-il, cela n'en » serait pas moins utile: car on exciterait ainsi les soupçons de » Sélim; et Euldj-Ali est le seul homme qui soit capable, par sa » valeur et son habileté, de soutenir les affaires de la Porte. » (*Histoire universelle*, t. VI, p. 254).

§ 5.

En l'année suivante 1573, Don Juan d'Autriche vint à Tunis et conquiert la ville et le Royaume pour la couronne d'Espagne (1). La nouvelle de cette victoire causa un grand chagrin à Ochali, qui demanda instamment au Sultan de l'envoyer avec une flotte à Tunis, promettant non-seulement de reprendre cette ville et le fort que les Chrétiens avaient construit, mais encore La Goulette, quoiqu'elle passe pour inexpugnable. Le Grand Seigneur lui accorda sa demande et lui adjoignit, pour les opérations de terre ferme (afin qu'il ne se séparât pas de la flotte), un Renégat Bosnien, nommé Hassan Pacha. Ochali arriva à Tunis, au mois de juillet 1574 (2), avec deux cent cinquante galères, dix mahonnaises et trente caramuçaux transportant ses troupes, artillerie, munitions et victuailles. Il fit sa jonction avec le Roi d'Alger, Arab Ahmed, qui l'avait remplacé par ordre du Sultan, quelques années auparavant, et avec le Roi de Tripoli et le Caïd de Kairouan (3), chef des Turcs qui

(1) Il se passa ce qui avait été prévu par Euldj-Ali ; il n'avait cessé, depuis la reprise de Tunis, de demander qu'on chassât les Chrétiens du fort de La Goulette, qui offrait à l'attaque un point d'appui naturel, dont profita habilement Don Juan, au moment où la flotte Ottomane, désemparée par deux tempêtes successives, avait dû rentrer pour se refaire. Quoiqu'il en soit, la fureur du Sultan fut grande, et l'Amiral faillit y laisser sa tête, qu'il ne sauva qu'à prix d'or : « Moyennant plusieurs centaines de milliers de ducats qu'il donne au maistre, et si, je crois que le vin du vallet n'y est pas oublié. » Lettre de M. de Noailles à Catherine de Médicis. (*Négociations de la France dans le Levant*, t. III, p. 452.)

(2) Le 13 juillet 1574, les Espagnols n'avaient pas terminé les travaux de défense ; le 23 août, La Goulette fut prise et presque toute la garnison massacrée ; le 13 septembre, le fort de Tunis succomba, à la suite d'un terrible siège et d'une défense héroïque.

(3) Le Cheik Kaïder. — Il paraît prouvé que Don Juan n'avait pas rencontré à Tunis de résistance sérieuse, Rabadan Pacha ayant pris la fuite dès la nouvelle du débarquement des Espagnols. (De Thou, *Histoire universelle*, t. VI, p. 561, etc.)

s'étaient retirés de Tunis avec lui, à l'arrivée de Don Juan et de son armée. Il réunit encore une grande quantité de Mores et d'Arabes de l'intérieur du pays, qui vinrent se mettre sous ses ordres, mus par leur amour du changement. Avec tout ce monde, il éleva quatre batteries, deux contre le nouveau fort que Gabriel Serbelloni avait construit par ordre du Roi d'Espagne ; le Roi de Tripoli en commandait une, le Caïd de Kairouan une autre, et tous deux obéissaient à Hassan Pacha ; il employa à battre La Goulette deux autres batteries très fortes : l'une, du côté de Arreïs, et l'autre, du côté de Carthage ; celle de Arreïs était sous les ordres d'Arab Ahmed ; il prit lui-même le commandement de l'autre ; en moins de quarante jours, par ses efforts et ses soins, les deux forteresses furent prises, et il s'en retourna à Constantinople, victorieux et très content, avec beaucoup de gloire et nombre de captifs (1). En l'année suivante, 1575, il se reposa à Constantinople. En 1576, il en sortit au mois de juillet, avec soixante galères, et, malgré un temps très mauvais qui le rejeta deux fois de Calabre en Morée, il atteignit le but fixé, et, débarquant du monde près de Squillace, saccageant, ravageant plusieurs villages, s'avança jusqu'au Cap des Colonnes, lieu de sa naissance, et, de là, s'en revint à Constantinople. Il y passa toute l'année 1577 ; en 1578, la Milice qu'entretenait le Sultan à l'île de Chypre, massacra Arab Ahmed, Roi et Gouverneur de cette province, parce qu'il ne leur payait pas régulièrement la solde (2) ; le Sultan, à cette

(1) Voir les relations du siège, par le comte Gabrio Serbelloni, qui commandait à Tunis, et Don Juan de Zamoguerra, chargé de la défense du fort de l'île Chekli. (*Revue africaine*, 1877, p. 294-298 et 361-379, etc.).

Voir encore Diego de Torres, *Cronica de guerra* (Sarragosse, 1579). Cet écrivain avait combattu à La Goulette, dont il était un des rares survivants.

(2) Et aussi parce qu'il les avait exaspérés par sa cruauté ; ils le firent périr dans d'horribles supplices et le coupèrent en petits

nouvelle, envoya Ochali avec cinquante galères pour châtier les auteurs de la sédition et lui donna l'ordre de couper la tête à une grande partie d'entre eux, d'en empaier quelques-uns et d'en jeter d'autres aux ganches; enfin, de tirer de tous une justice terrible et éclatante, ce qui fut exécuté.

§ 6.

En 1579, pendant les grandes guerres qui survinrent entre le Grand Seigneur, le Sophi, Roi de Perse, et d'autres grands Royaumes d'Orient, le Sultan fut forcé (ayant perdu beaucoup de monde dans trois défaites que le Sophi lui avait infligées) de demander secours au Grand Tartare, qu'on nomme le Grand Kan; celui-ci lui envoya un de ses frères avec cent cinquante mille cavaliers. Le Sultan, ayant appris la levée de cette armée et voulant empêcher les Géorgiens alliés du Sophi (qui sont les anciens Hibères et Aulnes, tous chrétiens aujourd'hui) de fermer le passage aux Tartares, qui étaient forcés de traverser leur territoire, ordonna à Ochali de traverser la mer Noire, et de bâtir un fort sur une rivière voisine de Trébizonde, qui traverse le pays des Géorgiens. Ochali partit à cet effet de Constantinople à la fin de mai 1579, avec quarante galères; il construisit le château au lieu désigné (1); mais, peu de temps après, les Géorgiens survinrent, le forcèrent à se retirer, coupèrent la tête à tous

morceaux, qu'ils se partagèrent entre eux. (Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, t. III, p. 57, traduction de Hellert).

(1) C'est la forteresse de Kars : mais Haëdo est dans l'erreur en disant que les Géorgiens la reprirent à Euldj-Ali, qui n'en termina même pas la construction, dont l'achèvement fut dû au Seraskier Mustafa-Pacha. (Voir *Négociations de la France dans le Levant*, t. III, p. 808.) Il ne paraît pas avoir connu davantage le projet du percement de l'Isthme de Suez, qu'Ali commença à exécuter, et dont l'achèvement ne fut entravé que par l'avarice de Selim. (Loc. cit. t. IV, p. 536, etc.)

les Turcs qui étaient dans le château, qu'ils rasèrent entièrement. Ochali, fort mécontent, revint à Constantinople; peu de jours après, ces mêmes Géorgiens, unis à d'autres troupes que le Sophi leur avaient envoyées, fermèrent le chemin aux Tartares qui descendaient des Monts-Carpis (1), coupèrent la tête à plus de la moitié d'entre eux et forcèrent les autres à la fuite. Ochali vécut en grande réputation parmi les Turcs et il fut le maître absolu de tout ce qui concernait la marine et les côtes de l'Empire Ottoman, avec plus de pouvoir que n'en avait jamais eu aucun Grand Amiral avant lui (2). Il tenait conseil indépendamment des autres Pachas, et il y donnait seul les ordres, ce que jamais Amiral n'avait fait. Il avait une habitude singulière : les jours où il se trouvait mélancolique, et où il ne voulait pas qu'on lui parlât d'affaires, il s'habillait de noir; quand il était vêtu de couleurs claires, c'était un signe que chacun pouvait l'aborder et lui parler. Il se fit construire pour l'habiter un grand et somptueux palais à cinq milles de Constantinople, sur la rive du détroit qui va de cette ville à la mer Noire; peu de temps après il éleva, sur le bord même de la mer, une mosquée très grande, riche et somptueuse, et à côté d'elle, une kouba ou sépulture très belle et très ornée à la mode Turque; c'est là qu'il fut enterré après sa mort.

(1) *Sic.*

(2) Ce n'est pas peu dire : car les pouvoirs d'un Capitan Pacha étaient immenses. Tout ce qui se rattachait à la marine était sous ses ordres absolus ; personnel, arsenaux, îles, côtes et ports, garnisons et milices. Il avait le droit de lever des troupes et de frapper des contributions. Hors des Dardanelles, il tenait Divan et jugeait en dernier ressort, sans appel. Il donnait les charges et places dans la marine, traitait directement pour les constructions et les réparations. D'énormes revenus lui étaient assignés sur l'Archipel et l'Anatolie. Trois compagnies de Janissaires lui servaient de gardes de corps, indépendamment de ses officiers et de sa maison militaire. Enfin, il avait le cinquième de toutes les prises maritimes. (*Abrégé chronologique de l'histoire Ottomane*, De La Croix, Paris, 1768, 2 vol. in-12, t. I, p. 402.)

Il n'avait ni fils, ni fille, mais gardait dans sa maison plus de cinq cents Renégats, qu'il appelait ses fils et traitait comme tels. En 1580, il avait 72 ans (1); sa barbe n'avait aucunement blanchi; il était de haute taille, robuste, brun, avait la voix voilée à tel point, qu'on ne pouvait l'entendre que de près; sa tête (comme elle l'avait toujours été) était pelée par la teigne. Il régna et gouverna à Alger trois ans et un mois en personne, depuis le mois de mars 1568 jusqu'au mois d'avril 1571, où il se rendit en Turquie pour se joindre à la flotte Turque; il resta Roi pendant une absence de plus d'un an, jusqu'au moment où fut nommé Arab-Ahmed, en 1572 (2); pendant ce temps

(1) Il mourut le 27 juin 1587, comblé d'honneurs et de richesses, mais n'ayant jamais pu parvenir à son *desideratum*, celui de tous les grands Pachas d'Alger depuis Barberousse, c'est-à-dire la fondation d'un État unique comprenant tous les royaumes de l'Afrique septentrionale. La réalisation de ce grand rêve, qui eût peut-être donné la Méditerranée à l'Islam, fut toujours entravée par les défiances du Grand Divan. Il est utile de faire remarquer que, jusqu'à sa mort, il est qualifié de Roi d'Alger dans les lettres et mémoires des Ambassadeurs Européens, pour lesquels ses successeurs ne sont que des gouverneurs intérimaires. (Voir *passim*) les *Négociations* déjà citées). Après les fondateurs de la Régence, Euldj-Ali fut le plus illustre des Pachas d'Alger. Il fut aussi le dernier de ceux qui méritèrent ce titre par leur valeur personnelle. Après lui, nous ne verrons plus de chefs de guerre, ni de grands politiques: ce ne seront plus que des envoyés triennaux, qui ne chercheront même pas à gouverner, et ne songeront qu'à s'enrichir, tout en sauvant leur tête, se résignant à subir le mépris et les caprices des Janissaires et de la Taïffe. La mort d'Euldj-Ali marque donc une des *époques* de l'Histoire de la Régence: elle est suivie de l'abandon de la protection effective de la Porte pour Alger, et, réciproquement, de la rupture des liens d'obéissance qui rattachaient cette ville au chef de l'Islam. On verra plus tard, malgré les ordres du Grand Divan, la milice et les Reïs déclarer la guerre à des nations amies de leur Suzerain, s'élevant ainsi de fait en état indépendant. La France notamment, vit changer du tout au tout des relations jusqu'alors excessivement cordiales, et que Euldj-Ali, pour sa part, avait entretenues avec la plus grande affection. (Loc. cit., t. III, p. 251, 799, 848, 854, 876, etc.)

(2) La vérité est qu'Arab-Ahmed, Rabadan et Hassan-Vénitien ne furent, à proprement parler, que des Khalifats d'Euldj-Ali, qui continua à gouverner l'Afrique, et y fit nommer les Pachas à sa volonté,

il avait laissé comme lieutenant à Alger, son Kahia ou majordome, le Caïd Renégat Mami-Corso.

CHAPITRE XIX

Arab Ahmed Pacha, vingtième Roi.

§ 1^{er}.

Au moment de la nomination d'Ochali au commandement des flottes Turques, Arab Ahmed fut pourvu du gouvernement d'Alger. Il était More ou Arabe, né à Alexandrie, en Égypte; son nom propre était Ahmed, et comme il était More ou Arabe, on le nomma Arab Ahmed, pour le distinguer des autres Ahmed. Il fut élevé, dans sa jeunesse avec les Turcs; étant ensuite passé à Constantinople, il devint gardien des esclaves du Sultan, charge très prééminente et de grand profit, parce que celui qui l'occupe prend une grande partie de ce qui est donné pour la subsistance des pauvres esclaves Chrétiens. Comme il était intelligent et subtil, il sut se faire de si bons amis que, lorsque Ochali, nommé Pacha de la Mer, quitta le gouvernement d'Alger, il en fut pourvu à sa place. Il y arriva au mois de mars 1572, avec six galères qu'il renvoya tout de suite, à cause du besoin qu'en avait son prédécesseur; car, cette année là, qui fut celle de la bataille de Navarin, il combattait contre la flotte Chrétienne (1). Et, comme à cette époque, on eut

jusqu'au moment où une intrigue de sérail amena le gouvernement intérimaire de Djafer, qui est lui-même qualifié de *Lieutenant d'Ali* dans les lettres de nos Ambassadeurs.

(1) Il résulte d'une lettre de M. du Ferrier au Roi, qu'au mois de juillet 1572, les Mores de l'intérieur étaient révoltés contre les Turcs. (*Négociations de la France dans le Levant*, t. III, p. 282).

bien peur que cette flotte ne vint attaquer Alger, Ahmed s'occupa activement à rendre la ville aussi forte que possible (1). Tout d'abord, il fit raser un grand et riche faubourg composé de beaucoup de maisons, en dehors de la porte Bab-Azoun ; on en voit encore aujourd'hui les ruines et les murs. Il détruisit cette porte elle-même, et la refit entièrement à neuf, avec un ravelin en avant, et agrandit partout le fossé, à la largeur qu'il a encore aujourd'hui, comme nous l'avons dit dans la *Topographie d'Alger* (2). De ce même côté de la ville, qui est celui où une attaque de l'ennemi est le plus à craindre, il éleva un fort bastion ou cavalier à l'extrémité de la muraille qui touche à la mer. Il édifia aussi, en dehors de cette porte, une fontaine qui donne continuellement de l'eau. Il tourna ensuite ses soins sur l'île qui est réunie à la ville par le môle et le terre-plein qui forment le port, et (comme nous l'avons dit ailleurs) (3) il l'entoura d'une petite muraille formant comme un parapet fortifié, pour que l'ennemi ne put y débarquer et, de là, battre la ville. Il y construisit la tour du Fanal et l'autre tour qui est à la pointe de l'île, pour garder le port pendant la nuit. Depuis, il fit une autre fontaine considérable en dehors de la porte Bab-el-Oued, en réunissant beaucoup de sources qui prennent naissance dans les petites montagnes voisines d'Alger ; les eaux en sont très claires, très fraîches et salubres. Il s'occupa à ces divers travaux pendant tout le temps de son règne qui dura deux ans et deux mois, toujours présent au milieu des ouvriers et les dirigeant, un bâton à la main. Il n'arriva rien de re-

(1) Charles IX, instruit des projets de l'Espagne contre Alger, en avait fait instruire Ahmed par le Gouverneur de Marseille. (Voir sa lettre, citée dans les *Négociations*, t. III, p. 388). En revanche, le *Roi d'Alger* avait envoyé à son allié des présents de chevaux, lions, tigres et bubales (que M. de Menillon appelle : *vache fort estrange*). (Loc. cit., p. 552).

(2) Chap. IX.

(3) Id.

marquable de son temps (1), hors une grande peste qui dura près de deux ans et enleva plus d'un tiers de la population. Il rendit une justice rigoureuse et fit pendre une grande quantité de Mores pour des fautes très légères. Il était naturellement cruel, et comme il avait été longtemps gardien de captifs, il avait toujours le bâton à la main, en frappait les esclaves, et si quelque Chrétien cherchait à s'enfuir (comme cela arrivait chaque jour) il remplissait lui-même l'office de bourreau, tout Roi qu'il était, et les bâtonnait sans pitié de sa propre main. Il eut un soin particulier de satisfaire la milice, que son prédécesseur Ochali avait mécontentée et avec laquelle il avait toujours vécu en dissension ; cette conduite lui concilia l'affection des Turcs (2) qu'il put gouverner quoiqu'il fut More ou Arabe, chose qui se voit rarement, parce que les Turcs considèrent tous les Mores comme de la vile canaille ou à peu de chose près.

§ 2.

En 1574, quand Ochali attaqua La Goulette et le fort de Tunis, Arab Ahmed, aussitôt qu'il eut appris son arrivée, partit d'Alger à la fin de mai, laissant à Alger son successeur Rabadan Pacha. Il emmenait trois galères à lui,

(1) Haëdo ne semble pas avoir eu connaissance des démarches qui furent faites en 1572 pour mettre un prince Français sur le trône d'Alger. On peut lire toutes les lettres relatives à cette singulière tentative dans le tome III des *Négociations* (p. 231 et 291-348).

(2) Tout cela n'est pas très exact. Les Turcs ne laissèrent pas Ahmed gouverner aussi tranquillement que le dit Haëdo. Le parti des Reïs, commandé par Mami Arnaut, se mit en révolte ouverte et gagna sa cause. En même temps, Charles IX se plaignait à la Porte des infractions non réprimées par Ahmed, qui fut disgracié et destitué sur les réclamations de l'évêque d'Acqs : « Il y a plus de deux mois » qu'il a esté faict *mansy* (c'est-à-dire privé de solde et de grade), et » en sa place a esté destiné un autre Turc appelé Caïd Ramdan, etc. » (Lettre de M. l'évêque d'Acqs au Roi, *Négociations*, t. III, p. 553, 554).

et quatre autres appartenant à des Reïs ses amis; ils s'arrêtèrent quelque temps à Bougie, jusqu'à ce qu'ils surent l'arrivée d'Ochali à La Goulette et ils vinrent alors se joindre à lui. L'Amiral lui donna le commandement d'une des batteries dressées contre La Goulette, du côté de Arraez; Arab Ahmed se montra diligent et valeureux, non-seulement comme chef, mais encore dans le combat où il se portait en personne comme un simple soldat. Après la prise de La Goulette et du fort, il revint à Constantinople avec Ochali. En 1577, le Sultan lui donna le gouvernement de l'île de Chypre, qu'il exerça toute cette année; en 1578, les Janissaires s'insurgèrent contre lui, à Famagouste, parce qu'il ne leur donnait pas leur paye au temps voulu; ils envahirent son palais et lui coupèrent la tête (1); il fut donc Roi à Alger deux ans et deux mois, et dans l'île de Chypre un peu plus d'un an. A son départ d'Alger, il commençait à grisonner et avait cinquante ans; à sa mort, il en avait cinquante-quatre; c'était un homme robuste, très charnu, très brun, très velu et barbu; son poil était noir, sa stature moyenne, son caractère très colère et cruel. Il y avait eu dans son temps une grande peste à Alger; les Rois, comme nous l'avons dit ailleurs, héritent de ceux qui meurent sans enfants, et des Mores mêmes s'ils en ont, à moins qu'ils ne soient majeurs; encore, dans ce cas là, prennent-ils une part; cette épidémie lui procura ainsi de grandes richesses, dont hérita son fils, qui fut capitaine à Fanal, et possédait deux galères bien armées; ce fils s'appelait Mohammed, et vécut à Constantinople.

(1) Voir p. 415, note 2.

CHAPITRE XX

Rabadan Pacha, vingt-unième Roi

§ 1^{er}.

A la fin du mois de mai 1574, Rabadan Pacha, Renégat Sarde (1), prit possession du Pachalik. Il avait été capturé tout jeune en Sardaigne, un jour où il gardait un petit troupeau de chèvres appartenant à son père ; son patron, marchand Turc d'Alger, qui l'avait acheté, vit que c'était un enfant bien doué et intelligent, et l'envoya à l'école, où il apprit les langues Turque et Arabe, ainsi que la lecture et l'écriture (2) de ces deux idiomes. Il vécut longtemps avec son patron et, devenu grand, se maria avec une Renégate Corse, s'occupant de commerce ; plus tard, il fut nommé Caïd dans divers pays. Pendant les nombreuses années qu'il occupa ces charges, il acquit de grandes richesses, du crédit et de la réputation, et se fit connaître de tout le monde comme un homme juste, droit, doux, bénin, ce qu'il était réellement ; il avait un jugement et une prudence remarquables pour un Turc. Ce fut pour ces raisons qu'Ochali l'emmena avec lui, en 1569, quand il entreprit la conquête du Royaume de Tunis. En 1570, en retournant à Alger, il le laissa comme Gouverneur de la Tunisie, se disant qu'avec la prudence, la justice, la douceur et le bon jugement qu'il avait plus que tous autres, Rabadan contenterait et pacifierait les Mores de ce Royaume nouvellement conquis. Les prévisions d'Ochali furent justifiées, et Rabadan gouverna en grande paix jusqu'au moment où Don Juan d'Autriche,

(1) D'après notre ambassadeur à Constantinople (lettre de M. de Noailles à Charles IX), Rababan était de nation Turque, et non Renégat Sarde, comme le dit Haëdo. (*Négociations*, t. III, p. 554).

(2) Sic.

qui prit Tunis en 1573, le força de se retirer à Kairouan avec tous ses Turcs (1). Pendant le temps de son gouvernement, il ne fit rien de remarquable, sinon quelques escarmouches contre les Chrétiens qui occupaient alors la Goulette. Après sa retraite à Kairouan, il battit une armée de Mores qui, aidée de cinq cents soldats Chrétiens que le Général de la Goulette leur avait envoyés, était venue l'attaquer à Mahamete, ville située entre Tunis et Kairouan; il en fit un grand massacre et captura quelques Chrétiens. En 1573, les Mores et les habitants d'Alger demandèrent au Sultan de faire remplacer Arab Ahmed (2) et de leur envoyer pour roi Rabadan, qui leur était connu depuis son enfance et était très aimé et chéri à cause de sa bonté. Pour mieux réussir, ils envoyèrent à Constantinople un de leurs principaux marabouts, nommé Sidi Bou Taïb, sur la galiote de Mami-Arnaute, Capitaine de la mer, qui y allait pour se plaindre d'Arab Ahmed, qui lui avait enlevé sa charge et l'avait donnée à un autre Renégat Albanais, nommé Morat Reïs le Grand; sur cette même galiote, se trouvait Muley Maluch, frère du Roi de Fez Muley Abdallah et oncle de Muley Mohammed (plus tard, il fit la guerre à ce dernier et fut tué à la même bataille que le Roi de Portugal Don Sébastien, au mois d'août 1578). Muley Maluch allait en Turquie pour demander au Sultan de l'aider à recouvrer le Royaume de Fez, dont il avait été chassé depuis plusieurs années, pendant lesquelles il avait vécu à Alger, en grande crainte de son frère Muley Abdallah. Le Sultan leur accorda à tous leur demande, c'est-à-dire, aux habitants d'Alger Rabadan pour Roi, et à Muley Maluch l'investiture du Royaume de Fez; à cet effet, il écrivit à Rabadan de ré-

(1) Voir page 414, note 3.

(2) Voir page 421. D'après une lettre adressée par M. de Menillon à Charles IX, Arab Ahmed avait voulu faire délivrer des esclaves Français pris par quelques corsaires; Mami Arnaut excita une émeute de la Taïffe, et le Pacha, abandonné de tous, se vit réduit à l'impuissance. (*Négociations*, t. III, p. 553).

tablir Muley Maluch sur son trône. Il chargea le Capitaine Mami-Arnaute de porter ses dépêches (en lui restituant la charge de Capitan qu'Arab Ahmed lui avait enlevée), et celui-ci partit de Constantinople le 20 mars, y laissant Ochali qui faisait ses apprêts pour se rendre à la Goulette (1). A ce moment, Rabadan était retiré à Kairouan (comme je l'ai dit), s'étant enfui de Tunis d'où Don Juan l'avait chassé. En conséquence, le Capitaine Mami Arnautte vint à Sus, port du Royaume de Tunis, et de là fit savoir à Rabadan sa nomination au gouvernement d'Alger, l'invitant à venir s'embarquer. Celui-ci ne retarda pas son départ, et laissa à sa place un de ses Renégats, qui était Beglierbey de son armée, lui donnant le commandement des Turcs jusqu'à l'arrivée d'Ochali. Il se trouvait en mer, à la hauteur du cap Bon (qu'ils appellent Cimbulo), quand sa flotille fut aperçue par Don Juan de Cardona, Général des galères de Sicile, qui lui donna la chasse pendant six ou sept milles seulement ; ils parvinrent à lui échapper en faisant quelques signaux qui donnèrent à croire à Don Juan de Cardona que, derrière une pointe voisine où les Turcs avaient mis le cap pour prendre terre, il devait y avoir plusieurs vaisseaux amis qu'ils appelaient par ces signaux à leur secours ; comme il était seul et très en avant des galères de Sicile, il n'osa ni pousser plus loin, ni continuer la chasse ; s'il eût fait deux milles de plus, il les eût pris, car Rabadan, Muley Maluch, son beau-frère Hadj Morat, le Capitan Mami-Arnaute et tous les autres, s'étaient déjà déshabillés et mis à la légère, pour se jeter à la mer et s'échapper en gagnant la côte (2). Le nouveau Pacha arriva à la fin de mai et fut reçu avec un contentement général. Il

(1) Voir la lettre de M. de Noailles, d'avril 1574 (*Négociations*, t. III, p. 488, etc.).

(2) Cette anecdote, jointe à l'abandon précipité de Tunis lors de l'attaque de Don Juan d'Autriche, ne nous montre pas Rabadan sous un aspect très belliqueux.

s'occupa tout d'abord de grands préparatifs de guerre pour se rendre à Fez, avec Muley Maluch, conformément aux ordres du Sultan, et d'envoyer du monde à la Goulette, afin d'aider Ochali à son arrivée, ce que le Grand Seigneur lui avait encore ordonné. A la fin de juillet, ayant appris qu'il y était arrivé, il lui envoya ce même Capitan de la mer, Mami Arnaut, avec neuf grosses galères et galiotes chargées de troupes, artillerie et munitions, qui furent très utiles à Ochali. Au mois de décembre 1575, il partit d'Alger pour Fez, dans l'intention de mettre Muley Maluch en possession de ce Royaume. Il avait avec lui six mille mousquetaires Turcs, mille Mores Azuagues, vassaux du Roi de Kouko, armés de mousquets et bons soldats (les Rois d'Alger se servaient d'eux depuis plusieurs années dans leurs guerres et dans les détachements qu'ils envoyaient à travers le pays pour recueillir l'impôt), huit cents Spahis à cheval et douze canons, avec beaucoup de projectiles, poudre et munitions. En chemin, il augmenta son armée d'environ six mille cavaliers provenant de ses vassaux Mores ou des Arabes amis. Il arriva avec son armée, au milieu de janvier 1576, à deux milles de Fez, où Muley Mohammed le Nègre, neveu de Muley Maluch, l'attendait avec environ trente mille cavaliers Mores et autant de fantassins, parmi lesquels il y avait près de trois mille mousquetaires Elches et Andalous, ou Mores d'Espagne. Pendant tout le temps que Muley Maluch était resté à Alger, à l'époque de sa fuite et de son absence de Fez, il n'avait pas cessé d'entretenir des intelligences avec les principaux Caïds de Fez et du Maroc, qui lui avaient assuré qu'ils désiraient beaucoup le voir remonter sur le trône. Depuis son retour de Constantinople, il avait continué ses démarches avec encore plus d'activité, et avait prévenu ses partisans que le Roi d'Alger et tous ses Turcs allaient arriver, en les priant de se tenir prêts et de se déclarer en sa faveur, aussitôt qu'il serait entré dans le Royaume. En résumé, Muley Maluch, homme discret, et (comme je

l'ai entendu dire de beaucoup de personnes qui l'approchaient de près) très perspicace et très éloquent, sut si bien négocier, que lorsque le Roi d'Alger arriva à Fez, les principaux Caïds et tous les Elches et Andalous mousquetaires étaient subornés et rangés à son parti. Aussi, dès le commencement de la bataille, ils passèrent de son côté; Muley Mohammed fut obligé des'enfuir vers Maroc, avec quelque peu de Caïds qui le suivirent et furent fidèles; de sorte que Rabadan Pacha, Roi d'Alger, et son armée n'eurent personne à combattre. Aussi entrèrent-ils tous à Fez sans opposition, furent-ils bien reçus, et Muley Maluch se vit obéi de tous sans contradiction; presque tous les Caïds et les vassaux de son neveu vinrent lui baiser la main. Cela fait, Rabadan se décida à regagner Alger, et Muley Maluch, en récompense de son aide, lui donna trois cent mille metikals d'or, beaucoup de richesses et cent Chrétiens esclaves de son neveu, qui se trouvaient à Fez; quant aux Turcs, il ajouta à la paye qui leur était due beaucoup de bijoux, et leur répartit une grosse somme qu'il emprunta aux Mores et aux Juifs de Fez, en sorte qu'ils s'en allèrent tous très contents et satisfaits. Et, pour s'affermir davantage sur ce trône nouvellement conquis, il obtint de Rabadan Pacha qu'il lui laisserait les mille Azuagues qu'il avait amenés et environ trois cents Turcs; de plus, quelques-uns des principaux de ceux-ci, auxquels il offrit de riches récompenses, restèrent avec lui de bonne volonté sur sa demande; c'est avec leur aide que, plus tard, il conquit le Royaume de Maroc et d'autres Provinces, chassa Muley Mohammed dans les montagnes, et le força ensuite de s'enfuir à Tanger y demander en désespéré la protection du Roi Don Sébastien de Portugal; ce fut encore grâce à ces auxiliaires, qu'il put battre ce Roi et son rival, dans la bataille qui se livra, le 5 août 1578, près de la ville de Alcacer, où il fut tué lui-même d'un coup de mousquet qu'un Portugais lui tira dans la poitrine, au commencement de l'action. Rabadan rentra à Alger au milieu de

mars 1576 ; le 29 juin 1577, jour de Saint-Pierre et Saint-Paul, arriva à Alger Hassan Pacha, Vénitien, Renégat d'Ochali, que le Sultan lui envoyait pour successeur. Rabadan régna donc à Alger trois ans et un mois ; pendant ce temps, Alger fut plus tranquille qu'il ne l'avait jamais été (1), parce que Rabadan gouverna avec une telle justice et équité, qu'il n'y avait pas un seul homme qui se plaignît de lui, et on ne peut dire desquels il fut le plus aimé, des Mores ou des Turcs. Aussi, quand ils virent qu'il les quittait, tout le monde en éprouva un immense chagrin. Pendant son règne, il fit élever un bastion très beau et très fort, au-dessous de la porte Bab-el-Oued, à l'extrémité des murailles qui touchent à la mer ; nous en avons donné ailleurs (2) la forme et les dimensions.

§ 2.

Au mois d'août suivant, et le 19 de ce mois, il partit d'Alger pour Constantinople dans la galère *Saint-Paul* de Malte, que les Corsaires d'Alger avaient prise, le 1^{er} avril de cette même année, à l'île Saint-Pierre, près de la Sardaigne ; elle lui appartenait, parce que les Rois d'Alger retenaient pour leur part de prise toutes les coques et les agrès des navires qui se capturaient ; il partit avec cinq autres galères Turques qui avaient servi d'escorte à son successeur, Hassan Pacha. Arrivé à Constantinople, il fit si bien, que le Sultan, informé de ses services et de sa très bonne manière de gouverner, lui confia tout de suite le Pachalik de la ville et du Royaume de Tunis. Il y arriva au milieu d'octobre, et tous les habitants, qui connaissaient sa justice et sa bonté, l'y reçurent très

(1) Au printemps de l'année 1576, Don Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, fit une descente dans l'île de Kerkennah et la ravagea à fond. (De Thou, *Histoire universelle*, t. VII, p. 350).

(2) *Topografia*, chap. IX.

joyeusement; il gouverna ce Royaume pendant deux ans, en grande paix et tranquillité, très bien vu de tous les Mores, Turcs et Arabes. En octobre 1579, le Sultan lui envoya un successeur, et, pour qu'il conservât à jamais le gouvernement de Tlemcen, qui lui fut donné à cette époque, il n'y fut pas simplement nommé Caïd, comme l'avaient été tous les autres, ni soumis aux Pachas, mais il reçut lui-même le titre de Pacha et fut exceptionnellement soustrait à la juridiction d'Alger. En ce temps-là, le Sultan fut informé que le Roi de Fez, frère et successeur de Muley Maluch, cherchait à faire alliance et amitié avec le Roi d'Espagne Philippe II, et ne voulait pas reconnaître le Grand Seigneur comme suzerain, ainsi que l'avait fait son frère; depuis la bataille où moururent les trois Rois Don Sébastien, Muley Maluch et Muley Mohammed, et où il avait gagné de si grandes richesses, il ne lui avait envoyé ni présent, ni ambassade, quoiqu'il eût reçu lui-même un envoyé de Constantinople, qui était venu le féliciter de ses victoires et de son avènement, et lui offrir un très riche sabre; informé aussi qu'il avait fait décapiter la plupart des Turcs qui étaient dans son Royaume, il soupçonnait (comme ce fut en ce temps-là le bruit public) que le Roi de Fez se disposait à déclarer la guerre à Alger, allié pour cela au Roi d'Espagne (1). Il envoya donc l'ordre à Rabadan de pénétrer les desseins du Roi de Fez, de lui déclarer la guerre et de le chasser de son Royaume, si les informations prises confirmaient ses soupçons; il ordonna en même temps au Roi d'Alger et à ceux de Tripoli et de Tunis, de fournir à cet effet toutes les troupes, l'artillerie et les munitions nécessaires, et de faire, chacun de leur côté, tout ce dont ils seraient re-

(1) Il est certain qu'à cette époque, les souverains du Maroc cherchèrent à s'allier à l'Espagne: Euldj-Ali surveillait avec soin leurs menées, sur lesquelles il était renseigné par les ambassadeurs français, et ne cessait d'exciter le Sultan à en finir avec ces vassaux révoltés et à faire de l'Afrique du Nord un Empire unique, dont Alger eût été la capitale. (*Négociations*, déj. cit., t. IV, p. 241, 266, 517, etc.)

quis par Rábadan. Celui-ci partit de Tunis dans l'intention d'exécuter ces ordres et se rendit à Bizerte pour s'embarquer dans sa galère, le *Saint-Paul*, qui s'y trouvait alors, et se diriger de là vers Alger et Tlemcen. A la fin de novembre, comme il était encore à Bizerte, logé sous la tente avec tout son monde, attendant que sa galère et les autres qui devaient l'accompagner fussent prêtes, arriva une galère d'Alger, que la milice envoyait au Sultan pour lui porter des plaintes et des accusations contre Hassan Pacha, Renégat Vénitien, qui gouvernait Alger; dans ce navire, se trouvaient les principaux Jannisaires, les Boulouks Bachis, et des Mores des Provinces d'Alger, que la milice avait envoyés en personne à Constantinople pour informer le Sultan des violences et des vexations commises contre eux par Hassan Pacha. Parmi eux, pour le même objet, et de la part de la ville d'Alger, se trouvait le marabout Sidi Bou Taïb, *Caciz* (1) de la principale mosquée d'Alger; tous avaient commission, de la part de tout le Royaume, de demander au Sultan qu'il leur donnât pour roi Rabadan Pacha. En apprenant ces nouvelles, celui-ci empêcha la galère de passer outre, et écrivit à la milice que, pour l'amour de lui, elle calmât sa haine contre Hassan Pacha; il se conduisait ainsi pour deux raisons : la première était l'obligation que lui aurait de cette démarche Ochali, maître et patron d'Hassan, qui lui avait fait donner le Royaume d'Alger, et la seconde la crainte qu'Ochali ne crût que c'était lui qui avait excité la milice à le demander pour Roi. Tel était le respect que tout le monde avait pour Ochali, à cause de sa grande puissance et de son autorité ! Mais la milice d'Alger ne voulut pas se rendre aux prières de Rabadan et envoya, au contraire, en grande hâte et par la même route de terre, d'autres Boulouks Bachis à Bizerte; ils devaient arrêter les premiers, qui n'a-

(1) Ce mot est transcrit par Haëdo, tantôt sous cette forme, tantôt sous celle de *Chaciz*.

vaients pas continué leur route, les envoyer enchaînés à Alger, et aller à Constantinople à leur place; ceux-ci, effrayés de la colère de la milice, n'osèrent ni désobéir ni attendre un nouvel ordre. Il s'en suivit que, Rabadan Pacha espérant être nommé Roi d'Alger, séjourna à Bizerte, d'où il ne partit que le 15 mars 1580; il se dirigea vers Alger, où il arriva le 4 avril. Il y avait en ce moment une grande sécheresse (1) qui mettait en danger les récoltes, parce qu'il y avait longtemps qu'il n'avait plu; il arriva que la nuit même de l'arrivée de Rabadan, et avant qu'il ne débarquât, il tomba une grosse pluie. Cela fut cause que toute la ville commença à proclamer, qu'à cause du mérite de Rabadan, qui était un saint homme et un marabout, Dieu avait envoyé cette pluie pour fêter son arrivée. A son débarquement, il ne demeura en ville que trois jours, quoiqu'il y possédât de très beaux palais, et se rendit à la hâte dans une de ses fermes, située à quatre milles d'Alger, où il se logea avec les nombreux Renégats et domestiques de sa suite dans de petites maisons ou sous la tente, répandant le bruit qu'il s'appêtait à aller immédiatement à Tlemcen, afin de ne pas exciter les soupçons d'Hassan Pacha, qui était défiant et sournois. Ensuite, ne voyant pas arriver la galiote de son gendre, le Caïd Khader de Constantine, dont il avait besoin pour prendre la mer, attendant son kahia ou major-dome qu'il avait envoyé au Sultan avec quelques commissions particulières, dans la galère des Janissaires dont nous avons parlé, il continua à rester où il était, s'attendant toujours à être nommé roi d'Alger. Il y séjourna jusqu'au 29 août, jour où arriva l'eunuque Djafer Pacha qui venait prendre le gouvernement (2).

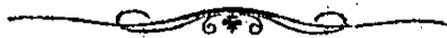
(1) Pendant l'hiver de 1579-1580, il y avait eu à Alger une famine terrible; les Janissaires s'étaient révoltés et avaient pillé les magasins publics et privés.

(2) Dans les lettres de nos ambassadeurs, Djafer est qualifié de *Lieutenant d'Euldj Ali*. (Lettres de M. de Germigny au Roi, *Négociations* déjà cit., t. IV, p. 85, 86, etc.)

Cela décida Rabadan à aller en personne à Constantinople, en compagnie d'Hassan qui cessait d'être Roi. S'embarquant donc dans sa galère, le *Saint-Paul de Malte*, il partit avec Hassan le 19 septembre 1580. C'était un homme de cinquante-cinq ans, de taille moyenne, d'un teint brun, avec une forte barbe noire, de l'embonpoint et les yeux un peu bigles ; c'était, comme nous l'avons dit, un bon gouverneur, très juste, sans cupidité, très amateur de la lecture des livres religieux arabes et turcs, occupation qui lui prenait tout le temps que les affaires lui laissaient (1). Il n'eut qu'une seule femme, Renégate Corse, qui lui donna un fils alors âgé de vingt-un ans, et deux filles, dont l'aînée épousa un riche Renégat Espagnol, nommé Caïd Mami, et la seconde le Caïd Khader, fils d'un Renégat Napolitain.

H.-D. DE GRAMMONT.

(A suivre.)



(1) Ramadan revint à Alger comme Pacha en avril 1582 ; mais la milice se refusa à le reconnaître, et redemanda Hassan Vénitien, ce qui cadre assez mal avec les appréciations d'Haëdo. Il quitta Alger en août 1583, et fut nommé Pacha à Tripoli ; il y mourut en 1584 ; De Thou dit qu'il fut massacré par la milice, étant en guerre avec le Roi de Kairouan. (*Histoire universelle*, t. IX, p. 226). D'après une lettre de M. de Maisse au Roi, il aurait été empoisonné. (*Négociations*, t. IV, p. 315). Ce fut sa veuve qui fut la victime de la cruauté du praticien Emo, et dont la fin dramatique faillit rallumer la guerre entre la Porte et Venise. (*Négociations*, t. IV, p. 313-327, 358, 551, etc).